

DIALOGUE ENTRE PHÉNOMÉNOLOGIE ET NEUROSCIENCES : QUELQUES PISTES ISSUES DE LA RECHERCHE SUR LA SCHIZOPHRÉNIE

Michel Cermolacce¹, Anne Giersch², Brice Martin³

Introduction

La phénoménologie psychiatrique connaît un essor important dans la recherche contemporaine sur la schizophrénie⁴. Cette actualité la confronte, nécessairement, à une littérature empirique abondante, s'inscrivant majoritairement dans une approche neuroscientifique. Les possibilités d'un dialogue, ou d'une telle confrontation, entre phénoménologie et sciences de la nature (psychologie, neurosciences), ont été initialement questionnées dans certains travaux d'Husserl⁵ ou Merleau-Ponty⁶, puis de manière plus récente à travers le débat sur la naturalisation de la phénoménologie à partir des années 90⁷. Mais ce dialogue et les conditions de sa mise en œuvre restent une question débattue, sans cesse soulevée par la clinique de l'expérience schizophrénique, et réactualisée par le développement contemporain des neurosciences.

Sciences de la nature d'une part (psychologie, neurosciences) et phénoménologie d'autre part impliquent des cadres théoriques et des méthodologies distinctes, voire difficilement compatibles à première vue. Pourtant, une authentique approche interdisciplinaire pourrait s'avérer particulièrement féconde pour les deux approches.

Du point de vue du neuroscientifique ou du chercheur en psychiatrie, la prise en compte plus rigoureuse de l'expérience subjective des patients peut ainsi permettre de dépasser les limites d'une exploration purement objective ; notamment en interrogeant l'écart sans cesse grandissant entre progrès technologiques incontestables (imagerie, immunologie, génétique parmi d'autres) et manque relatif de transformation profonde de la trajectoire des personnes souffrant de troubles psychiatriques sévères.

Du point de vue du phénoménologue, plusieurs aspects plaident aussi pour un tel dialogue : à un niveau théorique, comme mise en tension épistémologique, ou à un niveau plus incarné, en visant la compréhension de l'expérience schizophrénique comme une saisie possible des structures constitutives de tout phénomène conscient. Autant de raisons qui nous amènent à reconsidérer les possibilités d'un dialogue entre deux disciplines.

¹ Centre Hospitalo-Universitaire Sainte Marguerite, Assistance Publique des Hôpitaux de Marseille, France ; Équipe Dynamique des Processus Cognitifs, Institut de Neurosciences des Systèmes (INS), UMR-S INSERM 1106, Aix-Marseille Université, France.

² Département de Psychiatrie, INSERM U1114, Fédération de Médecine Translationnelle de Strasbourg, Université de Strasbourg, France.

³ Centre de Systémie et de Stratégie Métaphore, Centre Hospitalier Drome Vivarais, Valence, France.

⁴ Parnas J., Zandersen M., « Self and schizophrenia: current status and diagnostic implications », in *World Psychiatry*, vol. 17, n°2, 2018, p. 220-221 ; Sass L., Pienkos E., Skodlar B., Stanghellini G., Fuchs T., Parnas J., Jones N., « EAWE: Examination of Anomalous World Experience », in *Psychopathology*, vol. 50, n°1, 2017, p. 10-54 ; Mishara A.L., Lysaker P.H., Schwartz M.A., « Self-disturbances in schizophrenia: history, phenomenology, and relevant findings from research on metacognition », in *Schizophrenia Bulletin*, vol. 40, n°1, 2014, p. 5-12 ; Fuchs T., Messas G. P., Stanghellini G., « More than Just Description: Phenomenology and Psychotherapy », in *Psychopathology*, vol. 52, n°2, 2019, p. 63-66.

⁵ Husserl E., *Phenomenological Psychology*, Trans. J. Scanlon, Hague, Martinus Nijhoff, 1977.

⁶ Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

⁷ Varela F., « Neurophenomenology: A Methodological remedy to the hard problem », in *Journal of Consciousness Studies*, n°3, 1996, p. 330-350.

Dans une première section, nous aborderons les modalités possibles d'un tel dialogue, à travers les notions de pluridisciplinarité, d'interdisciplinarité et de transdisciplinarité. Ensuite, nous évoquerons dans la deuxième section les possibilités et les obstacles rencontrés lors de l'articulation entre des approches dites en troisième et en première personne.

Dans le cadre particulier de la psychiatrie et de la recherche sur la schizophrénie, plusieurs aspects ont pourtant longtemps limité la prise en compte de données en première personne, pour plutôt mettre l'accent sur la nécessité d'indices « extérieurs », et la nécessité de neutraliser tout aspect subjectif.

À l'inverse d'une telle méfiance, nous soutenons la perspective d'un dialogue fécond, à travers deux exemples de recherche, multi et interdisciplinaires, dans le champ de la schizophrénie : celui de l'intersubjectivité, en montrant comment l'expérience subjective de personnes souffrant de schizophrénie permet de mieux saisir, voire parfois de critiquer, certains paradigmes issus des neurosciences, et celui de la temporalité, en proposant un protocole neuroscientifique élaboré à partir d'une hypothèse phénoménologique.

Dans la dernière section, nous rappellerons brièvement les lignes de tensions relatives à la possibilité (ou non) d'une naturalisation de la phénoménologie, les enjeux cruciaux que cette naturalisation soulève, l'exigence (clinique comme méthodologique), les contradictions ou l'hétérodoxie que pourrait impliquer un tel dialogue.

1. Notions de pluri, inter et transdisciplinarités

Pluri (ou multi) disciplinarité

La pluridisciplinarité aborde un objet d'étude selon les différents points de vue issus d'une juxtaposition de plusieurs regards spécialisés, parfois sans rapport apparent entre eux. L'objectif est de faire coïncider le travail de plusieurs disciplines pour étudier un même objet.

On parle parfois aussi de multidisciplinarité pour désigner le même type de relation entre les disciplines que dans la pluridisciplinarité. La pluridisciplinarité implique donc de faire coexister plusieurs domaines, dans un objectif de complémentarité, pour la résolution d'un problème donné. Ici, chaque spécialiste conserve la spécificité de ses concepts et méthodes. En se nourrissant de la complémentarité intrinsèque à plusieurs disciplines, chaque chercheur aborde l'objet étudié selon sa discipline. Il y a donc un côtoiement de disciplines qui ne s'influencent que faiblement, par capillarité, et qui interagissent peu. C'est en quelque sorte le niveau minimum du mélange de disciplines.

Même si la pluridisciplinarité représente une façon d'aborder tous les aspects d'un même objet d'étude, le principal écueil consiste à ne permettre qu'un simple morcellement d'approches ou de résultats n'ayant souvent aucun rapport entre eux. Et à entraîner alors un appauvrissement paradoxal de l'objet exploré.

Interdisciplinarité

L'interdisciplinarité repose, elle, sur un dialogue et des échanges entre les disciplines. Il ne s'agit donc plus d'une vision morcelée, mais d'un enrichissement à partir de plusieurs disciplines. Cette démarche est fondée sur le décloisonnement des différents domaines ; les disciplines associées, tout en gardant leurs spécificités en termes de savoirs et de méthodes, participent à un projet collectif, par des phénomènes d'hybridation. Il s'agit donc d'un croisement fertile, tant pour les démarches et méthodes abordées, que pour les résultats observés, et qui permet alors une compréhension plus complète de l'objet étudié.

En faisant ainsi travailler ensemble des personnes issues de diverses disciplines scientifiques, l'interdisciplinarité suppose la confrontation entre différentes approches d'un même problème, de fortes interactions entre ces différentes approches, en visant un enrichissement mutuel. Il s'agit de développer une capacité d'analyse et de synthèse à partir de plusieurs perspectives. Et pour permettre cet échange, il faut abattre certaines cloisons et s'appuyer sur ce qui forme un possible socle commun, dans une approche transversale et intégrée des problèmes, par une collaboration active. Cette collaboration peut permettre par exemple le transfert de méthodes d'une discipline à une autre, dans une ambition plus large que celle de la pluridisciplinarité. Mais l'approche interdisciplinaire d'un objet étudié s'inscrit encore dans un ou des champs disciplinaires déjà connus.

Deux écueils peuvent alors se présenter ici : dialogue de sourds, ou dialogue dénué de sens.

L'écueil du dialogue de sourds, tout d'abord. L'hybridation des disciplines reste contrainte par les exigences méthodologiques propres à chacune d'elles. Et l'interdisciplinarité doit viser une certaine fiabilité, pour chacun des points de vue proposés. À l'extrême, on risque de croiser ensemble des disciplines dont les approches, le langage, les modèles, sont tellement éloignés qu'elles en deviennent incompatibles, inaudibles. Et puis il y a la question centrale du sens : pour être pertinente, l'interdisciplinarité doit reposer sur un ancrage dans une réalité partageable, empiriquement questionnable. Elle doit témoigner d'une certaine validité. En d'autres termes, ce dialogue, pour rester audible et compréhensible, doit offrir le bon dosage entre décroisement (des méthodes, des modèles, du langage), et respect des exigences de chacune des disciplines.

Transdisciplinarité

Une troisième notion, la transdisciplinarité, travaille autour d'objets d'étude qui n'appartiennent pas strictement à une discipline. Elle relie des disciplines, en renforçant ou en permettant l'acquisition de compétences communes, c'est-à-dire transversales à ces disciplines. Mais elle engendre aussi une complexité et des enjeux qui peuvent dépasser les paradigmes de ces disciplines associées. Le principe de la transdisciplinarité consiste en un refus d'aborder le monde et ses problèmes par les catégories et par les disciplines. La transdisciplinarité vise donc à développer ses propres savoirs et ses propres méthodes. Elle cherche à permettre une nouvelle compréhension de la réalité, qui émerge de la confrontation des disciplines. Comme l'indique le préfixe « *trans-* », la transdisciplinarité se situe à la fois entre, à travers et au-delà de toute discipline. Cette notion se distingue ainsi de la multidisciplinarité et de l'interdisciplinarité parce que, premièrement, elle déborde les disciplines avec le développement de méthodes, de savoirs, et de modèles innovants ; alors que dans l'interdisciplinarité, les méthodes, les savoirs et les modèles proviennent des disciplines. Et deuxièmement, parce que sa finalité ne reste pas inscrite dans une recherche disciplinaire à proprement parler. La transdisciplinarité a l'ambitieux objectif de dégager des éléments transversaux à toutes les disciplines, et de rassembler les savoirs en passant outre les frontières de chacune de ces disciplines. Le terme de transdisciplinarité a été initialement proposé par Piaget en 1970 : « Enfin, à l'étape des relations interdisciplinaires, on peut espérer voir succéder une étape supérieure qui serait transdisciplinaire, qui ne se contenterait pas d'atteindre des interactions ou réciprocitys entre recherches spécialisées, mais situerait ces liaisons à l'intérieur d'un système total, sans frontières stables entre les disciplines⁸ ». Mais ces

⁸ Piaget, J., « L'épistémologie des relations interdisciplinaires », in *L'interdisciplinarité : problèmes d'enseignement et de recherche dans les universités*, Paris, OCDE, 1972, p. 131-144.

mots de Piaget soulignent furtivement le risque d'aboutir à un « système total » – voire totalisant : comment garantir que les agencements épistémologiques produits n'isolent pas l'objet et le champ d'études à l'écart de tout dialogue, de toute possibilité de remise en question critique ?⁹ Dans un régime de transdisciplinarité, la mise à distance des cadres de chaque discipline, et de possibles démarches critiques exposent à un risque (spéculatif, tautologique) qui reste peu interrogé.

Dans la suite de cet article, nous proposons d'examiner les conditions de possibilité d'un tel dialogue – pluri, voire interdisciplinaire – dans le champ de la recherche psychiatrique, et plus précisément dans celui de la schizophrénie. Ici, il s'agit avant tout de confronter approche objective (indépendante du point de vue de l'observateur, inscrite dans un cadre physicaliste) et approche subjective (du point de vue du sujet ou de celui de l'observateur). Ce dialogue entre perspectives objectives et subjectives renvoie à l'articulation entre perspectives en troisième personne (approche objective) et en première personne (approche subjective), et plusieurs auteurs, inscrits dans des traditions analytiques ou phénoménologiques, ont exploré les modalités possibles d'un tel dialogue.

2. Articulation entre perspectives objectives et subjectives

Notions de « Explanatory gap » et de « Hard Problem »

En philosophie analytique, Chalmers a proposé de réactualiser la question de l'articulation possible entre données en troisième personne (données comportementales, biomarqueurs) et données en première personne (expérience subjective)¹⁰. Il reformule ainsi l'idée initialement avancée par Levine de « *explanatory gap*¹¹ » qui réside entre le caractère phénoménal d'une expérience et la nature physique des processus neurobiologiques qui y sont associés.

Chalmers a ainsi introduit les notions de « *easy problem* » et de « *hard problem* »¹². La première notion de « *easy problem* » concerne selon lui les aspects de la vie mentale qui peuvent être directement expliqués par les méthodes classiques des neurosciences cognitives (intégration et traitement d'une information, capacité à catégoriser des stimuli environnementaux, etc.) D'autre part, la notion de « *hard problem* » renvoie, elle, à la difficulté (ou l'impossibilité) de prendre en compte dans une approche strictement physicaliste les aspects plus expérientiels de la conscience ou de l'expérience subjective. Les aspects expérientiels de toute ES, impliquent un aspect qualitatif (ou *qualia*), une certaine qualité de type « *qu'est-ce que ça fait* » d'avoir telle ou telle expérience consciente¹³.

Chalmers s'oppose donc à une approche physicaliste des phénomènes conscients ; il soutient l'hypothèse d'une irréductibilité radicale de l'expérience subjective et des données en première personne à toute approche strictement physicaliste, en dépit des relations entre les deux niveaux de description. Rappelons aussi qu'à l'inverse, Chalmers avance une irréductibilité inverse des données en troisième personne à une approche

⁹ Nicolescu, B., « Transdisciplinarity : The hidden third, between the subject and the object », in *Human and Social Studies*, vol. 1, n°2, 2012, p. 13-28 ; Nicolescu B., *La transdisciplinarité*, Paris, Rocher, 1996.

¹⁰ Chalmers D., « Facing Up to the Problem of Consciousness », in *Journal of Consciousness Studies*, vol. 2, n°3, 1995, p. 200-219 ; Chalmers D., « How Can We Construct a Science of Consciousness ? », in M. Gazzaniga (éd.), *The Cognitive Neurosciences III*, Cambridge, MA, MIT Press, 2004 ; Chalmers D., *The Character of Consciousness*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2010.

¹¹ Levine J., « Materialism and qualia : The explanatory gap », in *Pacific Philosophical Quarterly*, n°64, 1983, p. 354-361.

¹² Chalmers D., « Facing Up to the Problem of Consciousness », *op. cit.*

¹³ *Ibid.* ; Chalmers D., « How Can We Construct a Science of Consciousness ? », *op. cit.*

strictement expérientielle. Expliquer de façon fonctionnaliste (en termes de fonctions, ou d'opérations) un état mental exposerait ainsi au risque d'une explication incomplète, qui échouerait systématiquement à pouvoir rendre compte d'aspects qualitatifs (« *what is like* » aspects)¹⁴.

Réductionnisme physicaliste (Matérialisme)

Pour illustrer l'articulation entre caractéristiques physiques et expérientielles, Chalmers prend l'exemple suivant : la phrase « un verre contient de l'eau » implique l'expérience subjective du goût (caractère expérientiel), alors que la phrase « un verre contient des molécules d'H₂O » repose, elle, sur une description physique (par analyse chimique). Ces deux affirmations, complémentaires, sont toutes deux valides, mais correspondent à deux niveaux distincts de description. Il s'appuie alors sur cet exemple pour distinguer différents types de réductionnisme physique (ou matérialisme)¹⁵.

L'approche réductionniste, dans sa position la plus radicale, considère que les deux affirmations (« de l'eau » et « des molécules d'H₂O ») sont strictement équivalentes, et toutes deux accessibles à une unique description physique. Chalmers nomme cette approche matérialisme de type A, dans laquelle un état mental peut être entièrement caractérisé à partir d'opérations ou de fonctions.

Une approche moins radicale, ou matérialisme de type B, admet des différences entre propriétés phénoménales (l'expérience de goûter de l'eau) et propriétés physiques (l'analyse des molécules d'H₂O), mais le niveau de description le plus fondamental reste dans cette approche le niveau physique. Bien que les notions d'eau (en tant qu'expérience de goût) et de molécules d'H₂O restent distinctes, toutes deux renvoient en définitive au même objet physique du monde réel.

Enfin, le matérialisme de type C considère que si les lois de la physique actuelle ne permettent pas encore la pleine exploration de l'ES, des données en 1P ou de la conscience, il n'existe pas a priori d'écart fondamental (*explanatory gap*) pour expliquer les deux types de données. Avec la conviction, qu'un jour, le développement des neurosciences permettra de rendre compte de l'intégralité d'une expérience gustative strictement en termes neuraux ou fonctionnalistes.

Différentes formes possibles de dialogue entre phénoménologie et neurosciences

Chalmers, avec la notion de « *hard problem* », a ainsi souligné les difficultés à articuler des approches en première et troisième personnes de façon fiable (reproductibilité empirique) et valide (pertinence des notions explorées). Si son travail propose un cadre théorique clair et didactique, il s'avance en revanche assez peu sur la description des méthodes possibles d'exploration de données en première personne. On peut pourtant reprendre quelques pistes récentes à l'interface entre neurosciences, pratique clinique et perspectives philosophiques. Une nouvelle fois, il ne s'agit pas ici de prétendre être exhaustif, mais plutôt de donner un panorama modeste des approches qui nous paraissent potentiellement pertinentes dans le champ de la recherche psychiatrique.

Historiquement, la proposition fondatrice pour articuler méthodologies en troisième et en première personnes a été avancée par Varela¹⁶, dans un projet associant neurosciences (neurophysiologie) et phénoménologie d'inspiration husserlienne. La neurophénoménologie est ainsi explicitement proposée comme une réponse possible au

¹⁴ Chalmers D., *The Character of Consciousness*, op. cit.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Varela F., « Neurophenomenology : A Methodological remedy to the hard problem », in *Journal of Consciousness Studies*, n°3, 1996, p. 330-350.

hard problem. Elle s'inscrit dans une stratégie pragmatique, et vise à permettre une étude rigoureuse de la conscience. Varela revendique la notion de double contrainte, pour justifier l'usage de méthodes complémentaires, mais non strictement équivalentes. La mise en œuvre du projet neurophénoménologique a d'abord été liée aux études neuroscientifiques sur la vision¹⁷ : vision para-fovéale et expérience visuelle du relief. En pratique, la méthode neurophénoménologique a pu permettre d'interpréter des résultats en troisième personne (corrélats neurophysiologiques) à partir du report subjectif des participants. Des données subjectives permettent d'étendre l'interprétation de données objectives. Par exemple, lorsqu'une illusion de vision en profondeur est éprouvée par un participant, seule l'expérience subjective du participant permet d'interpréter les résultats neurophysiologiques décrits en troisième personne¹⁸.

Parallèlement au projet neurophénoménologique initié par Varela, Gallagher décrit deux autres approches qui tentent de concilier données neuroscientifiques et données subjectives. Il distingue ainsi un apport phénoménologique indirect (*indirect/back-loaded phenomenology*) d'un apport phénoménologique direct (*direct/front-loaded phenomenology*)¹⁹.

La première de ces notions, l'apport phénoménologique indirect, a été reprise à Braddock²⁰ pour désigner une position phénoménologique se situant comme commentaire critique de résultats expérimentaux « standards » (Gallagher parle aussi de « *back-loaded phenomenology* », de phénoménologie d'« après coup »). Une origine possible de cette approche peut être retrouvée chez Merleau-Ponty, qui a su incorporer dans son travail les résultats empiriques qui lui étaient contemporains (études de cas cliniques repris dans la *Phénoménologie de la Perception*²¹). Néanmoins, cette position critique, si elle propose un enrichissement théorique certain, n'a selon Gallagher qu'une portée limitée dans le strict champ empirique²².

À l'inverse, Gallagher désigne une approche phénoménologique directe, d'emblée (*front loaded*), qui doit permettre la proposition d'approches expérimentales. Plutôt que de se limiter à une interprétation théorique de résultats empiriques (approche indirecte ou *back-loaded*), ou de croiser données en première et en troisième personnes (approche neuro-phénoménologique), cette troisième voie a cependant rarement été appliquée dans le champ de la schizophrénie. On peut citer par exemple le domaine de l'agentivité²³.

¹⁷ Lutz A., Lachaux J.P., Martinerie J., Varela F., « Guiding the study of brain dynamics using first person data : synchrony patterns correlate with on-going conscious states during a simple visual task », in *Proceedings of the National Academy of Sciences U S A*, n°99, 2002, p. 1586-1591 ; Thompson E., Noë A., Pessoa L., « Perceptual completion : A case study in phenomenology and cognitive science », in J. Petitot, J.-M. Roy, B. Pachoud, et F. J. Varela (éd.), *Naturalizing Phenomenology : Issues in Contemporary Phenomenology and Cognitive Science*, Stanford, Stanford University Press, 1999.

¹⁸ Lutz A., Lachaux J.P., Martinerie J., Varela F., « Guiding the study of brain dynamics using first person data : synchrony patterns correlate with on-going conscious states during a simple visual task », *op. cit.*

¹⁹ Gallagher S., « Mutual enlightenment : recent phenomenology in cognitive science », in *Journal of Consciousness Studies*, n°4, 1997, p. 195-214 ; Gallagher S., « Phenomenology and experimental design », in *Journal of Consciousness Studies*, vol. 10, n°9-10, 2003, p. 85-99 ; Gallagher S., Varela F., « Redrawing the map and resetting the time : Phenomenology and the cognitive sciences », in S. Crowell, L. Embree, S.J. Julian (éd.), *The reach of reflection : The future of phenomenology*, ElectronPress (<http://www.electronpress.com/reach.asp>), 2001.

²⁰ Braddock G., « Beyond reflection in naturalized phenomenology », in *Journal of Consciousness Studies*, vol. 8, n°11, 2001, p. 3-16.

²¹ Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*

²² Gallagher S., « Mutual enlightenment : recent phenomenology in cognitive science », *op. cit.* ; Gallagher S., « Phenomenology and experimental design », *op. cit.*

²³ Gallagher S., « Philosophical conceptions of the self : Implications for cognitive science », in *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 4, n°1, 2000, p. 14-21.

3. Le contexte de la psychiatrie contemporaine

Une psychiatrie contemporaine « athéorique » ?

Consacrons-nous maintenant au domaine de la recherche en psychiatrie, et plus particulièrement dans le champ de la schizophrénie. En dépit d'un athéorisme revendiqué, le modèle dominant retrouvé dans la recherche psychiatrique repose sur un certain nombre de notions, rarement explicitées, qu'elle partage avec l'ensemble des neurosciences. On peut souligner le rôle crucial des notions d'objectivisme, de physicalisme et d'opérationnalisme²⁴.

L'objectivisme, tout d'abord, décrit le postulat selon lequel le monde dans sa totalité (incluant les êtres humains et leurs états mentaux) existe indépendamment de toute perspective, c'est-à-dire de façon réelle, objective. De façon schématique, le regard scientifique permettrait un accès direct, objectif et exhaustif à ce monde réel, sans dépendre du point de vue de l'observateur.

Le physicalisme, ensuite : si l'on considère que les états mentaux ou les manifestations comportementales peuvent être décrits objectivement, comme tous les objets physiques du monde « réel », on doit alors pouvoir les explorer et les caractériser selon les lois de la physique, c'est-à-dire les réduire à des processus neurobiologiques sous-jacents. En d'autres termes, il s'agit de décrire de façon exhaustive des systèmes biologiques comme des entités accessibles à une approche physicaliste. Le physicalisme est ainsi voisin du matérialisme, qui considère que toute expérience consciente peut être expliquée par des lois physiques.

L'opérationnalisme, enfin, pour qui une activité scientifique s'inscrit dans une suite de règles, d'opérations. Ces opérations, reproductibles et modélisables, permettent d'anticiper un certain type d'état, selon les principes d'objectivisme et de physicalisme. Ce courant de pensée est historiquement introduit par un philosophe positiviste²⁵, pour être adapté à la psychiatrie contemporaine par Carl Hempel²⁶.

Les limites d'une approche opérationnaliste stricte

Le virage épistémologique que constitue une psychiatrie opérationnaliste, initié dans les années 1960 et instauré comme courant dominant depuis 1980 et la 3^e version du DSM, a posé de nombreux problèmes, aussi théoriques que cliniques. De nombreux auteurs ont pu récemment souligner les limites d'une approche opérationnaliste stricte dans le domaine de la schizophrénie : risques de déséquilibre entre fiabilité et validité, de perte d'information qualitative, d'absence de prise en compte de la subjectivité des patients, et d'appauvrissement psychopathologique notable²⁷.

²⁴ Parnas J., Zahavi D., « The role of phenomenology in psychiatric classification and diagnosis », in M. Maj, W. Gaebel, J.J. Lopez-Ibor, et N. Sartorius (éd.), *Psychiatric Diagnosis and Classification. World Psychiatric Association's series in Evidence and Experience in Psychiatry*, Chichester, John Wiley & Sons Ltd., 2002 ; Parnas J., Sass L., « Varieties of "Phenomenology" : On Description, Understanding, and Explanation in Psychiatry », in Kendler K. et Parnas J. (éd.), *Philosophical Issues in Psychiatry : Explanation, Nosology and Phenomenology*, Baltimore MD, Johns Hopkins University Press, 2008 ; Parnas J., Sass LA., « The structure of self-consciousness in schizophrenia », in S. Gallagher (éd.), *The Oxford Handbook of the Self*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

²⁵ Bridgeman P., *The logic of modern physics*, New York, Macmillan, 1927.

²⁶ Hempel C. G., « Introduction to problems of taxonomy », in Zubin J. (éd.), *Field studies in the mental disorders*, New York, Grune and Stratton, 1961 ; Hempel C. G., *A Logical Appraisal of Operationism. Aspects of Scientific Explanation and Other Essays*, New York, NY Free Press, 1965.

²⁷ Maj M., « Critique of the DSM-IV operational diagnostic criteria for schizophrenia », *British Journal of Psychiatry*, n°172, 1998, p. 458-460 ; Maj M., « "Psychiatric comorbidity" : an artefact of current diagnostic systems ? », in *British Journal of Psychiatry*, n°186, 2005, p. 182-184 ; Kendler K.S., « Toward a philosophical

Sans s'engager plus précisément dans ce vaste débat, il faut souligner la difficulté de proposer des applications psychiatriques concrètes aussi innovantes que les spectaculaires progrès techniques des neurosciences au cours de ces trente dernières années, que cela soit dans la pratique clinique, dans les possibilités thérapeutiques, ou encore dans les modalités d'enseignement. Les raisons qui sous-tendent ces difficultés sont évidemment complexes, mais nous proposons d'en distinguer trois qui nous paraissent potentiellement impliquées.

La première correspondrait à la recherche d'une fiabilité la plus grande possible, au détriment de la validité des observations obtenues²⁸. Il ne s'agit pourtant pas d'espérer pouvoir se passer de toute réduction scientifique, mais d'être attentif aux conséquences (théoriques, pratiques, épistémologiques) du type de réduction employée²⁹. Le fait de sous-estimer les modalités de réduction scientifique pourrait ainsi entraîner un déséquilibre entre ces deux notions de fiabilité et de validité.

Une seconde raison serait la linéarité des présupposés qui fondent la recherche psychiatrique contemporaine, au moins dans son courant dominant. Ces présupposés peuvent par exemple proposer des liens linéaires et causalistes de type :

"Substrat neurobiologique > manifestation clinique".

Mais la complexité des processus cérébraux impliqués, ainsi que la prise en compte des phénomènes de plasticité cérébrale, nous poussent à être prudents face à toute approche causaliste et unilatérale exagérément réductrice. Par exemple, l'émergence de la notion de plasticité cérébrale nous permet de concevoir la possibilité d'un lien inverse de type : *"Manifestation clinique > substrat neurobiologique"*.

Enfin, un troisième point concerne la difficulté - voire la méfiance - à pouvoir rendre compte de façon rigoureuse et scientifique des notions voisines d'expérience subjective et de phénomènes en première personne. Explorons plus en détail les raisons d'une telle méfiance.

Recherche psychiatrique et expérience subjective : les raisons d'une méfiance

Dans sa grande majorité, la recherche psychiatrique contemporaine se montre sceptique envers la prise en compte de données en première personne, pour plutôt mettre l'accent sur deux aspects : i) la nécessité d'indices « extérieurs », observables dans une perspective en troisième personne (phénotypes comportementaux, recherche de biomarqueurs), ii) la nécessité de neutraliser l'aspect subjectif des résultats ou données recueillies. Cette subjectivité implique évidemment le point de vue en première personne du patient, mais repose aussi sur l'expérience subjective du clinicien. Et cette neutralisation vise avant tout à limiter le risque de données non vérifiables, non fiables (expérience subjective du patient), et d'interprétations arbitraires (expérience subjective du clinicien). Ainsi, le statut des manifestations cliniques observées se trouve modifié : indices comportementaux plutôt qu'expériences vécues, données observées en troisième personne plutôt que manifestations rapportées après introspection, ce qui tend globalement à appréhender ces données en tant qu'objets physiques, dont la réalité

structure for psychiatry », in *American Journal of Psychiatry*, vol. 162, n°3, 2005, p. 433-440 ; Andreasen N.C., « DSM and the death of phenomenology in America : An example of unintended consequences », in *Schizophrenia Bulletin*, n°33, 2007, p. 108-112 ; Flanagan E., Davidson L., Strauss J., « Issues for DSM V : incorporating patients' subjective experiences », in *American Journal of Psychiatry*, n°164, 2007, p. 391-392.

²⁸ Shaffner KF., « The validity of psychiatric diagnosis : Etiopathogenic and clinical approaches », in Salloum I. et Mezzich J. (éd.), *Psychiatric Diagnosis : Challenges and Prospects*, London, Wylie, 2009 ; Kendler K.S., Pincus H.A., Maj M., « DSM IV : Context, Concepts and Controversies », in Kendler K.S. et Parnas J. (éd.), *Philosophical issues in psychiatry II : nosology*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

²⁹ Nagel T., « What is it like to be a bat ? », in *Philosophical Review*, n°83, 1974, p. 435-50.

pourrait être indépendante de tout point de vue subjectif. Plusieurs facteurs nous paraissent participer au scepticisme dominant envers les données en première personne. Nous proposons ici une courte énumération, probablement non exhaustive, des raisons d'une telle méfiance.

« *Caractère non scientifique* » : une approche communément répandue dans les neurosciences a considéré que l'expérience subjective n'est pas un authentique objet scientifique, mais plutôt quelque chose d'accessoire ou de secondaire : comme un épiphénomène des processus neurobiologiques sous-jacents, qui seraient alors les seuls objets fiables d'une recherche neuroscientifique. Ainsi, l'expérience subjective ne pourrait constituer qu'une « coloration superficielle », trop complexe et non scientifique, d'authentiques faits objectifs³⁰. En d'autres termes, un report introspectif et subjectif n'aurait que peu à voir avec une approche scientifique fiable et rigoureuse, et ne proposerait, au mieux, qu'un « supplément d'âme »³¹.

« Absence de fiabilité » : à première vue, l'expérience subjective peut apparaître incompatible avec un projet de naturalisation ou d'exploration empiriquement fiable. Les défenseurs de l'objectivisme et de l'opérationnalisme considèrent ainsi que les aspects subjectifs des patients ou des participants constituent un ensemble de données à exclure, pour une meilleure fiabilité³². De plus, la prise en compte de l'expérience subjective implique volontiers une démarche basée sur une typologie, des prototypes, plutôt qu'une démarche critériologique et catégorielle. De tels prototypes n'offriraient que peu de compatibilité avec une méthodologie rigoureuse basée sur une quantification statistique³³.

« Accessibilité limitée » : toute expérience subjective est avant tout vécue sur un mode privé. Ainsi, un observateur scientifique (clinicien, chercheur) ne peut y accéder qu'indirectement, à partir de reports verbaux, proposés a posteriori (« offline », dans la littérature neuroscientifique actuelle) et dépendant en partie des capacités mnésiques de la personne interrogée. De telles données en première personne conduiraient ainsi à des interprétations invérifiables, et constitueraient donc des données difficilement robustes. Dans le domaine de la perception visuelle, Dehaene et son équipe ont pu ainsi écrire : « whether (participants) actually had a conscious phenomenal experience but no possibility of reporting it, does not seem to be, at this stage, a scientifically addressable question³⁴ ». Ici, la notion de phénoménalité décrite d'un point de vue neuroscientifique, cognitif, doit être distinguée d'un usage plus phénoménologique. Mais dans la même lignée critique envers des données strictement obtenues en première personne, on peut en rapprocher la proposition faite par Dennett d'« hétérophénoménologie³⁵ ».

« Non-spécificité » : la rencontre clinique avec un patient psychiatrique, particulièrement dans le cas d'un trouble schizophrénique, soulève la question de certaines plaintes peu spécifiques. Durant les premières étapes de la maladie, certaines plaintes subjectives peuvent revêtir un aspect particulièrement flou, de façon parfois triviale ou anecdotique. Cette non-spécificité, volontiers observée à partir de critères cliniques épars, indépendants les uns des autres, peut au contraire évoquer un aspect paradoxalement

³⁰ Jack A. I., Roepstorff A., « Why thrust the subject ? », in *Journal of Consciousness Studies*, vol. 10, n° 9-10, 2003, p. 5-10.

³¹ Tatossian A., *Phénoménologie des Psychoses*, Paris, Masson, 1979.

³² Kendler K.S., Pincus H.A., Maj M., « DSM IV : Context, Concepts and Controversies », *op. cit.*

³³ Shaffner K.F., « The validity of psychiatric diagnosis : Etiopathogenic and clinical approaches », in Salloum I., Mezzich J. (éd.), *Psychiatric Diagnosis : Challenges and Prospects*, London, Wylie, 2009.

³⁴ Dehaene S., Changeux J.P., Naccache L., Sackur J., Sergent C., « Conscious, preconscious, and subliminal processing : a testable taxonomy », in *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 10, n°5, 2006, p. 204-211.

³⁵ Dennett D.C., *Consciousness explained*, Boston, Little-Brown, 1991.

central des troubles schizophréniques, dès lors qu'on les considère comme interdépendants les uns des autres, dans un faisceau d'arguments psychopathologiques fins. Blankenburg propose ainsi la notion paradoxale de « spécificité du non spécifique³⁶ ». « Ineffabilité des plaintes » : dans le cadre de la schizophrénie, différents troubles peuvent être impliqués dans l'aspect parfois « ineffable » de certains phénomènes cliniques : troubles linguistiques spécifiquement schizophréniques, non familiarité avec des expériences peu habituelles (éprouver par exemple des phénomènes de perceptualisation du discours intérieur), niveau non déclaratif ou non réflexif d'expériences difficilement verbalisables (éprouver par exemple des phénomènes de distorsions corporelles), instabilité temporelle de certaines expériences, que cette instabilité soit directement liée à des processus pathologiques, ou non.

« Dépendance théorique » : la prise en compte de données en première personne (mais nous pourrions rajouter les notions de subjectivité, d'expérience subjective, ou de conscience de soi) impliquerait une dépendance théorique ou philosophique trop importante. Un tel biais conceptuel, volontiers perçu comme « idéologique », est alors opposé au statut supposé « athéorique » de la démarche opérationnaliste.

Nous reviendrons dans la discussion sur les raisons d'une méfiance réciproque des phénoménologues envers tout projet de naturalisation. Mais les points d'achoppement sont déjà nombreux, et pourraient constituer autant de limites à pouvoir articuler approche empirique (neuroscientifique) et expérience subjective. Ces tensions, propres à tout projet interdisciplinaire, sont aiguisées ici par l'antagonisme apparent entre objectivisme et prise en compte de la subjectivité. Néanmoins, la recherche psychiatrique contemporaine sur la schizophrénie porte en elle quelques éléments de réponse en faveur d'une telle articulation.

4. Illustrations d'un dialogue entre neurosciences et phénoménologie

Intersubjectivité et phénoménologie indirecte (Back-loaded phenomenology)

Pour la première illustration d'un dialogue entre perspectives en troisième et en première personne, revenons sur une étude qui portait sur les difficultés intersubjectives des patients souffrant de schizophrénie débutante³⁷.

Classiquement, dans les études en cognition sociale dans la schizophrénie, l'une des hypothèses centrales repose sur des compétences altérées des patients en « théorie de l'esprit » (ToM pour « *Theory of Mind* »). Ce modèle reprend les travaux réalisés dans l'autisme, depuis les années 90. Et la ToM renvoie schématiquement à la capacité, de haut niveau cognitif, à attribuer à autrui des états mentaux distincts du sien. En d'autres termes, la capacité à pouvoir se dire « je sais que tu penses que ... ». Un déficit en ToM expliquerait les difficultés intersubjectives chez les patients souffrant de schizophrénie. Dans notre petite étude, nous avons exploré chez une douzaine de patients souffrant de schizophrénie débutante (durant la première année qui suit le diagnostic), d'une part les performances à divers tests neurocognitifs en ToM, verbaux ou non verbaux, et d'autre part en recueillant de façon libre, non structurée, leur expérience subjective dans la rencontre avec les autres.

C'est cette deuxième partie qui est rapidement devenue la question la plus intéressante de notre étude. Nous avons observé des performances en ToM relativement préservées, souvent proches de participants témoins. Mais les patients rapportaient de grandes

³⁶ Blankenburg W., *La perte de l'évidence naturelle*, Paris, PUF, 1991 (1971).

³⁷ Cermolacce M., Laurence D., Naudin J., Parnas J., « Sommes-nous tous des spécialistes des gens ? Intersubjectivité, théorie de l'esprit et schizophrénie », in *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 70, n°4, 2005, p. 731-744.

difficultés subjectives. Pour illustrer ce point, on peut rapporter le discours d'un jeune patient de 18 ans, Sébastien, qui raconte qu'il n'a pas de véritable ami, et se trouve très isolé. Même s'il « connaît parfaitement le moindre comportement » des autres élèves de sa classe, il ne les comprend pas véritablement. La rencontre avec les autres est à la fois décrite comme très difficile (« observer, essayer de comprendre les autres, et donc de mieux vivre les choses »), et parfois « trop évidente ». Sébastien « sent et voit les choses mieux que les autres » et il essaie de « deviner le comportement des autres ». « Pour mieux comprendre les autres élèves », Sébastien n'hésite pas à les suivre dans leurs habitudes, sur le chemin de leur domicile. Il a constitué de nombreuses fiches sur la plupart des gens qu'il côtoie, sur « ce qu'ils sont, ce qu'ils aiment faire, et sur ce qu'ils pensent habituellement ». Sébastien, se considérant avec fierté comme « spécialiste des gens », nous précisera en avoir établi plus de 200 ! Lorsqu'il « rencontre quelqu'un, (il) doit faire comme des tests mentaux, (et doit) imaginer ce qu'imaginent les gens ». Malgré ses difficultés sociales, on retrouve chez lui une description très surprenante de ses rencontres, dans des termes très proches du concept de ToM : « c'est comme ça que je peux savoir ce qu'ils pensent... À des moments c'est plus évident, parce que c'est par habitude. On va dire qu'il y a des personnes-clichés, des schémas qui se reproduisent très souvent... Sur 1000 personnes, il y en a forcément 100 qui se ressemblent ; elles ont la même façon de réagir... c'est comme un calcul, tous les jours³⁸ ».

Dans cette étude, notre conclusion soulignait qu'on ne peut réduire la rencontre schizophrénique à un commentaire à la troisième personne, sans prendre en compte l'expérience vécue en première personne. Comme l'illustre le contraste entre performances cognitives relativement préservées et difficultés vécues, certains patients pourraient au contraire appliquer « naïvement » une inférence, une sorte d'hyperthéorie de l'esprit proche de la notion d'hyperréflexivité, plutôt qu'un engagement préreflexif. Dans les termes proposés par Gallagher, on pourrait parler ici de phénoménologie *back-loaded*, en confrontant simplement données en troisième personne (les performances aux tests cognitifs) et en première personne. Il n'y a pas de véritable dialogue interdisciplinaire, mais l'approche phénoménologique permet ici de mettre en lumière les données cognitives obtenues, d'en avoir une meilleure compréhension et d'en souligner de façon critique certaines limites.

Temporalité, neurophénoménologie et Front-loaded phenomenology

La plupart des travaux en sciences cognitives portant sur la temporalité et ses possibles altérations dans le champ de la schizophrénie trouvent un certain nombre de perturbations, notamment en termes des processus très élémentaires d'anticipation temporelle. Ces processus sont des processus implicites, de l'ordre de la dizaine de millisecondes (ms)³⁹. Mais tous ces travaux disent assez peu de choses de l'impact subjectif de ces altérations de la temporalité. La nature du contenu, comme de la forme de l'expérience à venir, en quelques dizaines de ms, et ses liens avec les plans mnésique, moteur ou perceptif restent encore assez peu directement abordés. De plus, l'expérience vécue du temps, ce qu'éprouve le sujet, est rarement évaluée.

Dans une première perspective neurophénoménologique, visant à croiser données empiriques et expérience vécue, Martin, Giersch *et al.* ont proposé d'étudier les corrélations entre altérations des processus d'anticipation temporelle et altérations du

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Martin B., Wittmann M., Franck N., Cermolacce M., Berna F., Giersch A., « Temporal structure of consciousness and minimal self in schizophrenia », in *Frontiers in Psychology*, vol. 21, n°5, 2014, p. 1175.

soi minimal (à travers une évaluation par l'échelle EASE⁴⁰). Ce travail s'inspire de l'hypothèse phénoménologique que le sentiment d'être soi à son niveau le plus basique, repose entre autres sur une stabilité de l'expérience temporelle, notamment sur l'intégrité des processus de rétention, de présentation et de protention. En comparant une population contrôle avec des participants souffrant de schizophrénie, les résultats soulignent des performances relativement équivalentes d'anticipation temporelle (paradigme dit de « *hazard function* »). En revanche, si l'on distingue les patients souffrant d'un trouble du soi minimal altéré et les patients relativement préservés, le premier groupe montre des altérations sévères des processus d'anticipation temporelle, alors que le second groupe se rapproche des performances des sujets contrôles⁴¹. Cette démarche reprend clairement un cadre neuro-phénoménologique, mais ces résultats n'ont cependant qu'une portée se limitant à l'observation d'une corrélation, sans pouvoir présumer d'une quelconque primauté entre atteintes des processus d'anticipation temporelle et altérations du soi minimal. Notons aussi la création récente d'une échelle d'inspiration phénoménologique (EAWE⁴²), et qui s'attache plus précisément que l'échelle EASE à la question de la temporalité.

Mais une inspiration plus directement phénoménologique peut permettre des travaux empiriques qui s'inscrivent dans un cadre plus classique de neurosciences (*front-loaded phenomenology*). Un modèle husserlien de la temporalité offre ainsi l'hypothèse d'une perception temporellement distribuée. Ce que je perçois à l'instant t présente une certaine épaisseur temporelle, et je perçois aussi un peu de mon expérience passée, ainsi que la présomption de mon expérience à venir. De la même façon, quand j'entends une note d'une mélodie, j'associe à cette note, dans mon acte perceptif, la note précédente qui pourtant n'existe plus, et j'anticipe une note à venir, qui pourtant n'existe pas encore. Ma conscience du moment présent est épaisse, et temporellement distribuée. L'enjeu scientifique ici consiste alors à dépasser un simple rapport de corrélations (entre données subjectives et objectives) pour jouer sur la structure temporelle du paradigme, pour prendre en compte un rapport subjectif du sujet qui va varier selon sa capacité à intégrer les caractéristiques temporelles de la tâche présentée. Nous avons ainsi proposé une tâche empirique basée sur cette proposition husserlienne, où l'on perçoit un « juste à venir ». Dans cette tâche, deux cibles visuelles abstraites se dirigent l'une vers l'autre, jusqu'à se toucher, avec un temps de contact qui va varier de 15 à 50 ms. Lorsque le temps de contact est inférieur à 30 ms, les participants témoins ne perçoivent pas ce contact. Pourtant les processus d'anticipation temporelle prennent le pas sur la perception effective ; en d'autres termes, et pour des délais temporels très faibles, on perçoit ce qu'on anticipe avant de percevoir ce qui nous fait face. Nous proposons d'évaluer l'hypothèse d'une altération des processus d'anticipation temporelle qui se traduisent chez les participants souffrant de schizophrénie⁴³ par une perception plus exacte du contact des deux cibles que chez les participants témoins. Et ainsi de considérer l'expérience perceptive dans la schizophrénie comme plus complexe qu'une simple défaillance, à partir d'un modèle issu d'une inspiration phénoménologique.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Martin B., Franck N., Cermolacce M., Falco A., Benair A., Etienne E., Weibel S., Coull J.T., Giersch A., « Fragile temporal prediction in patients with schizophrenia is related to minimal self-disorders », in *Scientific Reports*, vol. 7, n°1, 2017, p. 8278.

⁴² Sass L., Pienkos E., Skodlar B., Stanghellini G., Fuchs T., Parnas J., Jones N., « EAWE : Examination of Anomalous World Experience », *op. cit.*

⁴³ Giersch, Martin *et al.* en préparation.

5. Discussion

Naturaliser la phénoménologie ?

Si le débat sur la possibilité, la pertinence et la portée d'une naturalisation de la phénoménologie est antérieur, c'est à partir de la seconde moitié des années 1990 qu'il prend un essor considérable. Gallagher, dans un chapitre récent, reprend les grandes lignes de ce débat⁴⁴ : la phénoménologie peut-elle être naturalisée ?

Il faut ici revenir aux définitions mêmes des termes de phénoménologie et de naturalisation. Le terme de phénoménologie implique une attitude transcendantale, qui vise à saisir les aspects phénoménaux de toute expérience, « ce que cela fait » (« *What it is like* ») d'éprouver telle expérience. Si chercher à naturaliser la conscience (de façon psychologique, ou neuroscientifique) consiste à en proposer une réduction en termes de stricts processus psychologiques ou physiques, on voit alors quelle incompatibilité radicale sépare les deux approches.

La phénoménologie, en termes husserliens, engage une attitude transcendantale qui vise à saisir la conscience, comment elle se structure, sans reposer sur une approche déductive à partir de faits empiriques. Alors que l'approche naturaliste, qu'elle soit psychologique ou neuroscientifique, considère la notion de conscience comme régie par les lois de la nature, comme tout phénomène biologique. Gallagher prolonge le point de vue de Husserl, et rappelle que dans le domaine de la conscience, le chercheur en psychologie s'intéresse principalement à des observations en troisième personne, des comportements, des cognitions, sans considérer la propre phénoménalité de son expérience subjective : il ne prend pas en compte, de façon plus primordiale, les structures invariantes qui sont constitutives de tout phénomène conscient, de toute activité humaine (et donc son attitude scientifique même). Gallagher⁴⁵ souligne chez Husserl⁴⁶ deux précautions préalables concernant les sciences de la nature :

- i) la nécessité d'une fondation épistémologique pour toute approche scientifique, notamment pour que les catégories fondamentales qui en émergent ne soient pas contingentes à de simples facteurs psychologiques,
- ii) la nécessité de mieux en délimiter la portée et les limites (malgré la tendance à l'expansion de tout projet de naturalisation)⁴⁷, on pourrait dire, de mieux cerner le périmètre local de sa validité.

Distance et obstacles...

Husserl n'est pas opposé par principe aux démarches issues des sciences de la nature (on pourrait même souligner sa volonté de mieux en consolider les fondations par une attitude épistémologique plus critique), mais il distingue pourtant radicalement phénoménologie, engageant une attitude transcendantale, et psychologie, régie par une attitude naturaliste. Ainsi, à partir de ces strictes définitions de la phénoménologie (impliquant nécessairement une attitude transcendantale) et de la naturalisation scientifique (comme nécessairement réductionniste à partir de lois physiques), parler de naturalisation de la phénoménologie conduirait ainsi à une impasse, à un non-sens⁴⁸. Si l'on se penche plus précisément sur la question de la psychologie et des neurosciences,

⁴⁴ Gallagher S., « On the possibility of naturalizing phenomenology », in D. Zahavi. *Oxford Handbook of Contemporary Phenomenology*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Husserl E., *Phenomenology and the Crisis of Philosophy*, trans. Q. Lauer, New York, Harper, 1965 ; Husserl, E., *Cartesian Meditations*, trans. D. Cairns, The Hague, Martinus Nijhoff, 1970.

⁴⁷ Husserl E., *Phenomenology and the Crisis of Philosophy*, *op. cit.*

⁴⁸ Lawlor L., « Becoming and Auto-Affection (Part II) : Who are we ? », Invited Lecture, ICNAP, 2009, publié sur <http://www.icnap.org/meetings.htm>

d'autres oppositions cruciales, voire incontournables, viennent miner toute proximité avec la phénoménologie : les modèles neuroscientifiques dominants reposent, le plus souvent implicitement, sur des modèles théoriques représentationnels, ou computationnels, peu compatibles avec l'approche phénoménologique⁴⁹.

Il serait réducteur et inexact de présenter Husserl comme strictement opposé à la psychologie. Gallagher rappelle que Husserl a pu proposer l'esquisse d'une psychologie phénoménologique⁵⁰ ; à côté d'une phénoménologie transcendantale, le Husserl tardif envisage la possibilité d'une « investigation réflexive de la conscience intentionnelle, à partir d'une perspective en première personne, tout en se situant dans l'attitude naturelle⁵¹ ».

D'autres figures historiques issues de la tradition phénoménologique ont soutenu la possibilité d'un dialogue fécond entre psychologie et phénoménologie. Gallagher revient ainsi sur les travaux de Gurwitsch portant sur l'expérience perceptive à partir de la théorie de la Gestalt et de la psychologie développementale⁵², de Sartre sur les caractères essentiels des images, leurs liens à la perception et aux concepts, parfois en opposition à Binet et à d'autres psychologues du développement⁵³, et enfin de Merleau-Ponty, intégrant de nombreux résultats empiriques (psychologiques, neurologiques) à la *Phénoménologie de la Perception*⁵⁴, plaidant pour une convergence (d'objets, de méthodes) entre phénoménologie et psychologie⁵⁵.

Sans constituer une contradiction ou une menace envers la phénoménologie transcendantale, ces auteurs soutiennent les possibilités d'un dialogue entre les deux disciplines, et d'une application pragmatique, voire hétérodoxe, de la méthode phénoménologique.

Conclusion

Après avoir détaillé les notions de pluridisciplinarité, d'interdisciplinarité et de transdisciplinarité, nous avons questionné les possibilités de dialogue entre approche phénoménologique et neurosciences. Avec Chalmers et la notion de « *hard problem* », nous avons souligné les difficultés à articuler des approches en première et troisième personnes, avant de distinguer avec Gallagher plusieurs formes possibles pour articuler un dialogue interdisciplinaire. Dans le cadre de la recherche psychiatrique sur la schizophrénie, d'orientation majoritairement neuroscientifique, de nombreuses réticences théoriques ou méthodologiques ont longtemps pu limiter la prise en compte de l'expérience subjective. Pourtant, dans la lignée de nos deux exemples (intersubjectivité et phénoménologie indirecte ; temporalité et « *front-loaded phenomenology* »), un tel dialogue peut s'avérer particulièrement fécond. La question de savoir quelle approche est la plus fondamentale, et quelle est l'approche qui permet de constituer l'autre, reste en revanche difficilement solvable. Peut-être est-il plus prudent

⁴⁹ De Preester H., « Naturalizing Husserlian phenomenology : An introduction », in *Psychoanalytische Perspectieven*, vol. 20, n°4, 2002, p. 633-647.

⁵⁰ Husserl E., *Phenomenological Psychology*, Hague, Martinus Nijhoff, 1977.

⁵¹ Gallagher S., « On the possibility of naturalizing phenomenology », *op. cit.*

⁵² Gurwitsch A., *The Collected Works of Aron Gurwitsch (1901-1973). Vol. I Constitutive Phenomenology in Historical Perspective*, Trans. & Ed. J. García- Gómez, Dordrecht, Springer, 2009.

⁵³ Sartre J.-P., *L'Imaginaire : psychologie phénoménologique de l'imagination*, Paris, Gallimard, 1940.

⁵⁴ Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*

⁵⁵ Merleau-Ponty M., *Psychologie et pédagogie de l'enfant : cours de Sorbonne, 1949-1952*, Lagrasse, Verdier, 2001.

de reconnaître seulement que les deux types d'approche ne sont pas réductibles l'un à l'autre⁵⁶.

La prise en compte rigoureuse de l'expérience subjective des personnes souffrant de schizophrénie semble désormais bien moins contestée, et l'apport des données en première personne au champ des neurosciences soulève moins de méfiance qu'à la fin des années 90, période à laquelle (ré) émergea le débat sur la naturalisation de la phénoménologie. Mais comme dans tout dialogue interdisciplinaire, les deux perspectives qu'il engage impliquent un décroisement, et un enrichissement.

Nous avons particulièrement insisté sur le bénéfice à intégrer dans une approche neuroscientifique des données plus subjectives. Mais nous n'aurons qu'à peine esquissé le questionnement inverse, c'est-à-dire l'apport de l'approche empirique (neuroscientifique) à la phénoménologie contemporaine, et qui reste plus rarement interrogé.

Pourtant, une démarche issue de la clinique permet d'incarner, de situer certaines notions cruciales de l'approche phénoménologique. L'exploration de l'expérience schizophrénique, en tant que mise à nu des structures invariantes constitutives de tout phénomène conscient, en est un exemple très classique. Plus récemment, la notion de troubles du sens de soi dans la schizophrénie, ou d'altération de la perspective en première personne, constitue un domaine de recherche en plein essor. Mais elle permet aussi de réactualiser plusieurs controverses d'ordre plus théorique : les manifestations d'un sens de soi, à un niveau implicite, incarné, préréflexif, sont-elles toutes accessibles à un niveau plus déclaratif, thématique ? Pour le dire autrement, où peut se situer la frontière entre manifestations préréflexives et manifestations non-réflexives ? Que ce soit à un niveau empirique ou à un niveau plus théorique, les situations de confrontation ou de mise en tension épistémologique ne manquent pas. Notons enfin de façon plus périphérique que l'expérience du chercheur, à travers ses interrogations, sa méthodologie, son rapport aux objets qu'il explore, la compréhension (ou l'incompréhension) des phénomènes qu'il tente de saisir, n'en demeure pas moins une expérience subjectivement éprouvée, donnée en première personne, à travers des transactions et des arrangements entre épistémologies locales, parfois contradictoires, mais offrant la possibilité d'un enrichissement mutuel.

⁵⁶ Gallagher S., « On the possibility of naturalizing phenomenology », *op. cit.*